

LES DEUX SOLITUDES DE NOAH ADLER

par Françoise PERROTIN

"But, down in the angle, at Montreal, on the island about which the two rivers join, there is little of this sense of new and endless space. Two old races and religions meet here and live their separate legends, side by side" (1).

Hugh MacLennan

Lorsque Hugh MacLennan parle de "son" Canada dans son ouvrage, **Two solitudes**, c'est le sentiment d'incommunicabilité qui prévaut : incommunicabilité entre deux hommes, mais surtout entre les deux communautés dont ils sont le symbole : Canadiens français et Canadiens anglais. Ceux-ci ont à vivre "côte à côte" leur "légende", alors que tout les sépare : origines sociales, habitudes, religions, langues, intérêts financiers immédiats, dans un pays neuf, où toutes les relations humaines sont à réinventer. D'une certaine façon, il traite de "minorités" et fait remarquer pour le problème qui nous occupe, que le drame réside dans le fait que ces hommes et ces femmes doivent affronter une vie nouvelle, dans un espace clos et que, malgré- ou à cause- de la promiscuité dans laquelle ils vivent, chacun a cherché à garder une identité propre. Identité exacerbée en solitude, impossibilité absolue à dépasser les tabous sociaux, à traverser la rue, à tendre la main, "à échapper au ghetto de l'esprit", comme le dit Richler. Il a paru intéressant d'analyser l'expérience du héros de Richler face à ces problèmes : la communauté juive de Montréal peut-elle s'intégrer dans une société canadienne en mutation ? **Son of a Smaller Hero**, son second roman, paru en 1955, peut être vu comme une peinture de la solitude de la communauté juive, noyée par son petit nombre et ses habitudes ancestrales au sein d'une société dominée par les WASPS-honnis et tant enviés. La lecture de cet ouvrage de jeunesse-Richler avait vingt-quatre ans lors de la parution-présente, dans ses incertitudes même, ses tâtonnements, ses hésitations, tout l'intérêt d'une expérience de laboratoire. On y perçoit la genèse des romans ultérieurs - **The Apprenticeship of Duddy Kravitz**, **St. Urbain's Horseman**, en particulier, qui formeront la trilogie des romans de Montréal. Le héros de Richler, s'il change de nom dans chacun des trois romans, n'en est pas moins un seul et même homme à des époques différentes de sa vie et de son évolution vers plus de liberté, plus d'indépendance à l'égard de son milieu social

d'origine. Au fil de cette chronique des années de lutte contre le malheur, la pauvreté, l'antisémitisme, nous verrons naître un homme nouveau, détaché du ghetto, qui aura su abandonner le cercle étroit de ses relations d'enfance pour répondre aux questions essentielles posées à l'immigré dans un pays neuf. Mais cette libération de l'homme juif passe par une série d'épreuves, d'initiations qui ne seront pas sans le faire souffrir. Dans **SSH**, Noah, c'est l'adolescence, la propédeutique à la vie d'homme, le moment du choix, et à travers son expérience, de ce que sera la communauté dans laquelle il occupe une place privilégiée. Et c'est à lui, un des membres les plus authentiques, les plus vrais de cette communauté que reviendra la charge de répondre aux questions fondamentales auxquelles les plus pauvres des Juifs de Montréal doivent répondre dans les années 50. Peut-on encore vivre en Juif orthodoxe dans le Canada du XX^{ème} siècle ? Doit-on rester paralysé par les tabous et les prophéties des ancêtres ? L'assimilation est-elle souhaitable, possible pour l'individu, et partant pour la communauté ? Est-elle signe de vitalité ou conduit-elle à l'effondrement d'un système de société qui a permis de survivre aux Juifs de la Diaspora ? C'est du retentissement psychologique de l'exil, du repliement sur soi-même de la communauté, du refus de répondre à ces questions, et même de se les poser, que naît **SSH** et l'"étranger" que devient Noah, étranger à lui-même, à la société qu'il rejette et à celle qui ne peut l'accepter.

D'un point de vue sociologique, peut-être n'est-il pas inutile de rappeler la place occupée par les Juifs de Montréal dans la mosaïque de la société canadienne telle que l'a décrite J. Porter (2). Numériquement, ils ne représentent qu'une infime part : 300 000 personnes se déclarent de religion israélite en 1960 (3), dont 125 000 à Montréal. Il y a dans cette ville deux pôles de vie juive : Westmount, où réside la classe intellectuelle et prospère, et le quartier de la rue St. Urbain, quartier populaire, souvent pauvre et délabré, qui forme la toile de fond des romans de Richler. Malgré la forme romanesque adoptée et revendiquée par l'auteur qui se défend, dans une note introductive à **SSH**, d'avoir fait œuvre autobiographique - "all the characters, all the situations are fictional", on ne peut s'empêcher de souligner que nombre de situations et de personnages de ce roman se retrouvent dans le recueil de nouvelles **The Street** (4), où le narrateur n'est plus un "on" impersonnel, mais bel et bien I/WE. On peut citer à l'appui de cette affirmation Naïm Kattan qui écrit : "In his second novel, **SSH**, the masks fall away, Richler does not speak in the first person, but the autobiographical tone of the book is not entirely deceptive. It is the world of his own childhood that he

reveals in fictional form" (5).

Le caractère spécifique de la communauté est en particulier tout à fait authentique ainsi que ce sentiment de différence, d'étrangeté, auquel chaque membre de cette petite société est confronté. Il n'en est pour preuve que la réflexion du propre père de Richler lors de la parution du roman : "Is it about Jews or ordinary people ?" (6). Une des premières et des plus évidentes façons de briser les attaches avec le passé est, dans de telles conditions, d'essayer de faire disparaître les preuves et signes extérieurs de cette "différence". Il serait extrêmement fructueux à cet égard de faire une étude approfondie de l'évolution que subit ce sentiment dans la conscience des immigrants. En effet, il y eut une époque où les premiers de ces immigrants, fraîchement débarqués de pays où sévissaient pogroms et persécutions, tiraient une certaine gloire de cette étrangeté. La littérature juive américaine de la première heure fournit de nombreux exemples. Elle est un miroir qui renvoie l'image de ce qu'a été l'expérience de l'immigration pour le Juif d'Europe Centrale qui traverse l'Atlantique. Comme le dit Annie Kriegel (7), la première génération "n'avait songé qu'à retrouver sur place le charme intime de la communauté", et n'avait donc jamais pensé à une assimilation qui soit bénéfique à ses membres. Dans les très belles nouvelles de Singer, **The Spinoza of Market Street**, par exemple, la conscience de l'étrangeté, de la différence, fait partie de la vie du Juif qui en tire un sentiment de fierté et partant de protection. L'intimité qui naît de l'humour de ces contes en fait d'immenses "private jokes" qui resserrent les liens et qui protègent des êtres vaincus au fond d'eux-mêmes contre le monde extérieur, contre la solitude à la fois physique et métaphysique imposée par des conditions de vie tant rudes que nouvelles. A mesure que la connaissance de la vie moderne pénètre les rues du ghetto, ce sentiment de solitude et d'isolement s'accroît. Richler trouve sa place dans cette seconde génération d'écrivains juifs qui accepte d'affronter le monde extérieur et donc de se heurter à la génération antérieure des parents et encore plus à celle des grands-parents. Kriegel (8) pose très nettement le problème quand elle écrit : " (Ces romanciers) ne traitent que du rapport père-fils : la sécularisation des fils les conduit soit à s'américaniser dans le sens le plus pragmatique du terme, soit à se réfugier dans un mouvement radical qui préserve leur marginalité". Tout au long de **SSH** résonne la phrase prononcée par la grand-mère de Noah qui, à sa façon, exprime la même idée : "We are old, this ain't our country, Melech ; here, they grow away from us" (9).

La sécularisation est bien, pour la première génération d'immigrants, l'ennemi contre lequel il faut lutter ; le pays, les autres, c'est ce qui

arrache le fils et surtout le petit-fils à la loi, c'est-à-dire à ce qui a fait la force de la communauté. Il y a deux issues possibles- et qui s'excluent l'une l'autre- au conflit qui est celui du jeune Juif se cherchant hors des murs du ghetto : se marginaliser ou s'américaniser. La marginalisation peut prendre deux aspects : le dropout, dont le souhait est d'abandonner toute appartenance à une société quelle qu'elle soit ou bien l'homme juif qui revient à une tradition plus orthodoxe que celle qu'il a connue et prend ainsi des options tout aussi dangereuses pour l'intégrité de la communauté. Il est remarquable que Richler ne se pose aucunement la question que d'autres écrivains ou sociologues de la question juive se sont posée -Memmi, par exemple- : pourquoi, pour être accepté, le Juif doit-il se montrer plus héroïque que n'importe lequel de ses concitoyens aryens auxquels on n'impose jamais de telles conditions ?

Ce que Richler nous propose n'est pas l'œuvre d'un polémiste mais bien celle d'un romancier préoccupé de mise en forme, même si son sentiment sur les problèmes abordés transparaît dans **SSH**.

Noah, tel qu'il nous est présenté, est le premier de sa famille à chercher à "s'américaniser", c'est-à-dire, à réduire la distance entre lui et les autres, à chercher son identité dans une assimilation -an "absorption", selon le mot très significatif des sociologues canadiens- à la culture dominante. C'est un adolescent, très exactement aux prises avec l'apprentissage qu'est l'adolescence.

On peut noter l'évolution à cet égard du héros de Richler. Noah est paralysé devant ce qu'il voit, ce qui lui arrive, immobile pour ainsi dire d'un bout à l'autre du roman, pris dans les rêts du ghetto. Quatre ans plus tard. Duddy Kravitz est, lui, détaché de ses racines de façon plus nette. Il est, comme le fait remarquer M. Greenstein, celui qui "coult", pour échapper, certes, à une société qui le menace- mais d'une menace toute extérieure à lui-même, qui pèse sur sa carrière et ses ambitions, mais, non pas comme chez Noah, sur son être profond : "What makes Duddy run ? Duddy's apprenticeship is a quest for security against a society which constantly threatens him"(10). Dans le roman de Richler le plus achevé, **Saint Urbain's Horseman**, Jake se pose la question infiniment plus complexe de savoir "Why running ? " C'est au moment où la boucle de l'assimilation est bouclée que se produit un retour assez spectaculaire aux valeurs du passé, retour qui n'est pas notre propos ici, mais qui vaut la peine d'être souligné.

Noah occupe donc une position privilégiée dans la communauté : c'est lui qui secoue les chaînes et il n'en a que plus de mérite car il est

le fils aîné du fils aîné et c'est sur ses épaules que repose le poids de la tradition juive. On peut noter à ce sujet -sans en tirer toutefois de conclusion hâtive- que Richler occupe la même place dans sa propre famille et que son destin personnel n'est pas sans avoir certaines ressemblances avec celui de Noah. Dans un entretien accordé à Nathan Cohen (11), il déclare : "I'm not religious but my background was an orthodox one. This is the first generation in our family with no rabbis. I should have been a rabbi". Il aurait donc "dû" être le gardien des traditions, comme Noah est d'une certaine façon forcé de l'être. Cette responsabilité de Noah envers les siens ne fait qu'augmenter le sentiment de culpabilité au sommet du sevrage et le retentissement sur la communauté n'en est que plus fort. Noah sait qu'il est au confluent de deux cultures, de deux éthiques aussi. Il ne peut s'expliquer le malaise dans lequel il se trouve "I'm sort of between things" (12), c'est la seule réponse qu'il peut donner à son grand-père, mais il attend cependant tout de son départ du ghetto "He had expected that by moving away from home something wonderful would happen, whereby he would end up a bigger and freer man" (13). Le miroir aux alouettes de l'assimilation c'est une voie libre ouverte au Juif, au Noir, comme en d'autres temps et d'autres lieux au Colonisé.

On peut voir à ce sujet que le héros de Richler est historiquement daté : l'attitude de Noah est typique des années 50. Dans la littérature américaine, on n'a plus aujourd'hui le sentiment qu'il est - pour reprendre la formule de Sartre- "indécent d'être juif", ou noir, ou tout simplement d'appartenir à une culture minoritaire. On ne demande plus au Juif d'abandonner ce qui est son identité propre et c'est le mouvement inverse qui s'amorce. Sur le mode populaire, "nous sommes tous des Juifs allemands" et "Black is beautiful". De façon plus élaborée, Dommergues parle de la "sensibilité minoritaire des années 60". C'est la condition de minoritaire qui devient la véritable image de la condition humaine : "C'est l'ensemble de l'Amérique qui devient un peu juive, un peu catholique et non plus le Juif ou le Catholique qui devient américain" (14).

Les problèmes que Noah rencontre dans l'apprentissage de sa vie d'adulte ne sont donc qu'accentués par son origine et sont ceux qu'en réalité tout homme, toute femme rencontre.

Comment donc escalader les murailles invisibles du ghetto ? Echapper aux archétypes de la communauté sera la première tâche de Noah. Pour cela, il va, première révolte, vivre hors du quartier St Urbain et c'est là qu'il prend conscience que le véritable ghetto est celui de la

coutume et de la culture : "The ghetto of Montreal has no real wall and no true dimensions. The walls are the habit of atavism and the dimensions are an illusion" (15). Quand on a vécu ainsi toute sa vie différent et autre, la véritable libération semble résider dans l'anonymat et la conformité. Le souhait le plus cher de Noah, c'est de passer pour un WASP et c'est aussi de passer "inaperçu". "To pass unrecognised" est le leitmotiv de la libération de Noah. Plutôt la médiocrité que la différence : "He wanted Harvey to think he was speeding towards Canadian mediocrity, towards an identity that would allow him to pass unrecognised" (16).

La première étape vers cet anonymat, c'est le refus total de toutes les valeurs qui l'ont entouré jusqu'à son adolescence, l'abandon radical de tout ce qui a été signe d'appartenance au ghetto : "All the time he had been defining himself against" (17). Cet effort est ressenti par ses proches, surtout par sa mère, comme un affront, mais aussi accepté par certains avec la résignation qu'ils ont toujours manifestée devant les plus grandes catastrophes : "Noah is not a Jew that way, Mrs. Adler. He's broken with the dark ages. He told me that himself" (18). Entrer dans l'ère moderne, c'est d'abord supprimer tous les signes extérieurs de judéité : ne plus porter la barbe, marcher en regardant devant soi et non plus comme les parents âgés : "looking down at the pavement or up at the sky" (19). Il ne faut pas penser que c'est une étape qu'il est aisé de franchir pour la conscience tourmentée de Noah et souvent il suffit de bien peu de chose pour faire vaciller la certitude qu'il a quant à la libération qu'il se doit à lui-même : "Perhaps eating ham is not so unimportant after all" (20). Le ghetto n'est pour lui synonyme que d'interdiction. Il est, en effet, interdit par le groupe à tout Juif digne de ce nom d'innover tant soit peu par rapport à la tradition : interdiction d'appartenir à un parti politique, par exemple. Le communisme semble avoir attiré à lui un certain nombre de jeunes gens et Noah est connu pour avoir participé à des manifestations : "Several years later, he marched in political demonstrations. That was something Wolf and the others could never do : they were Jews" (21).

Le rabbin souligne cette "honte" qu'il y a à faire des choix politiques, une honte qui rejaillit sur la communauté entière : "Weren't our people sufficiently shamed by the Rosenbergs ?" (22). Les interdictions les tabous ancestraux continuent à peser sur chaque acte et la loi n'est que très peu contestée, même par les plus jeunes. Ida, la sœur de Noah, découvre fort naïvement . . . la cigarette : "She began to suspect that

there were many more pleasures and many fewer punishments than those catalogued in the law according to Melech Adler" (23). La peur de la punition, celle des hommes encore plus que celle de Dieu, c'est ce contre quoi Noah a le plus à lutter. Parmi toutes ces valeurs négatrices de progrès, l'institution familiale seule apporte quelque chose de positif à Noah. Quitter le ghetto, c'est quitter la famille qui a su tisser tout un réseau de chaleur, de sécurité contre un monde extérieur par définition hostile. "The Adlers lived in a cage and that cage, with all its faults had justice and safety and a kind of felicity" (24). Memmi, dans son étude sur les communautés juives d'Afrique du Nord, parle aussi de "nos familles envahissantes, dévouées et affectivement sûres" (25). Il est certain que pour le Juif de la Diaspora malmené par l'histoire, cette "cage" était le prix de sa survie : c'est le réflexe d'un groupe social vaincu que de se replier sur lui-même et de n'attendre protection que de ce qui vient de lui. Mais Noah appartient à la troisième génération d'immigrés, au dire des sociologues celle où le choix s'opère. Il ne s'agit plus de survivre mais il s'agit de vivre et comment le faire pleinement dans le Canada d'aujourd'hui en restant prisonnier de structures mentales héritées d'opprimés ?

Au moment de la crise existentielle chez Noah, la religion qui aurait pu fournir réponse à ses inquiétudes n'apparaît plus que comme un simple état du corps social ; c'est un signe d'appartenance, une marque distinctive, plutôt qu'une véritable croyance. Ce n'est pas un hasard si dans **SSH** la religion apparaît sans véritable dimension métaphysique. Memmi a observé qu'elle n'a qu'un seul aspect positif : c'est ce qu'il appelle une "valeur-refuge" (26), "une des rares manifestations qui protège l'existence originale du groupe". Il rejoint en cela les conclusions d'Evelyn Kallen sur la situation religieuse de la communauté juive de Toronto : "For Jews, religiously defined ethnic distinctiveness rests on religious observance (practise) rather than on belief" (27). S'il n'y a pas de véritable croyance, il ne peut y avoir réconfort en Dieu et pour Noah la religion fait partie de tout ce qu'il rejette : "I was wrong to worry about God, he thought. I don't believe in him, so he doesn't exist" (28). Le mysticisme du rabbin lui-même est suspect, et Richler ne manque jamais d'avoir des mots très durs à son endroit : "Rabbi Milton Fishman was sincere out of necessity. He believed in God the way an insurance salesman believes in Prudential"(29). Pourtant nulle valeur ne vient remplacer la religion en déshérence et Richler paraît fort désabusé à ce sujet : "Some are orthodox, others void" (30). Plus grave encore que la faillite de l'autorité de la religion est sa conséquence

inévitable : l'effondrement d'une société qui ne tenait que grâce à elle.

On peut souligner que quelques années plus tard, après la guerre des Six-jours, elle sera le symbole de la communauté juive renaissante. En même temps que la religion telle que les ancêtres la pratiquaient s'écroule, l'autorité du père et du grand-père est grandement ébranlée. Ceci est patent dans l'épisode central de **SSH** : le père meurt - lecture freudienne évidente sur laquelle nous ne reviendrons pas. Cette mort révèle toutes les hypocrisies charriées par la communauté avec la caution de la religion. Ce qui faisait un monde ordonné n'était que basses cachotteries et sinistres secrets. Aux yeux de la loi Talmudique, Wolf Adler est "mort pour la Torah", il a plongé dans les flammes pour sauver le Livre Saint : telles sont les paroles du rabbin. La famille entière sait, pourtant, sans que personne n'en parle jamais, que Wolf a plongé pour sauver le coffre-fort plein d'argent et des secrets de son père. Histoire sordide, humour féroce, qui donne son titre à l'ouvrage : "A smaller hero". Panofsky, la voix de la rébellion, le communiste, la terreur du ghetto est le seul à avoir une vue juste des choses : "A small man died for nothing and made for us a smaller hero than we usually put up" (31). Voilà, résumé en quelques mots, le drame du ghetto : le fils aîné, le héros n'est qu'un "homme sans dimension", un "homme sans qualités" presque, et mourir pour la religion, c'est mourir pour rien. Richler se plaît, à l'occasion de cette mort, à détailler les vices et les tares de chacun et tout particulièrement des plus religieux parmi les assistants : la mère, névropathe, se raccroche à l'image fautive de son père qu'elle voit comme le Dernier des Justes, les enfants, petits enfants et cousins respectent à la lettre des coutumes qui n'ont pas de véritable sens pour eux. Noah est le seul à refuser de jouer le jeu et on le montre du doigt : c'est le moment où, pris entre son amour pour Miriam, une shiksa, et ses impossibles devoirs envers les siens, il ressent le mieux sa qualité d'étranger.

L'ostracisme dans lequel le tiennent les autres est d'autant plus radical que Noah est celui par qui le scandale arrive, celui qui a ébranlé un monde stable depuis des générations et, ce faisant, a été le catalyseur de toutes les frustrations de ses coreligionnaires. Il devient le bouc-émissaire de la tribu, toujours physiquement et moralement seul. Il porte la responsabilité de la faiblesse de ses ancêtres et c'est lui qui "paiera" pour les fautes passées : jusqu'au grand-père -le sage, l'irréprochable qui ne l'accompagnera pas dans sa solitude mais qui se venge sur lui : "He had always wanted to punish Noah, because, he, Melech, had loved Helga and had deserted her" (32). La pire des punitions, dans une communauté aux liens si étroits, c'est d'être rejeté, de ne plus faire partie de la famille.

Si les membres les plus anciens du groupe refusent ainsi toute ouverture sur le monde moderne, c'est qu'ils ont encore gardé en eux toute la résignation qu'ils avaient manifestée lorsqu'ils vivaient dans un pays hostile. C'est la sclérose de ce monde fermé en plein Montréal qui est peut-être le trait le plus frappant de la vie de la minorité juive des bas-quartiers. Tout ce qui est différent doit être exclu - même les pauvres immigrants, "the greenhorns", fraîchement débarqués qui, par leurs coutumes et leurs vêtements trop voyants risquent de compromettre le précaire équilibre de paix de la rue St Urbain.

C'est en refusant de continuer à se comporter en vaincu que Noah s'exclut lui-même et sa démarche de libération semble porter la marque de l'homme juif vrai, du héros au sens plein du terme, qui tout en connaissant l'histoire de son peuple, refuse d'en assumer les côtés les plus pesants et les plus stérilisants. Selon Memmi (33), il faut savoir refuser les entraves de la tradition pour devenir un être moderne : "La plupart des grands Juifs des temps modernes ont été des révoltés, des hommes de refus et non pas des hommes de la fidélité".

La phase de nihilisme dans l'apprentissage de Noah va de pair avec la rencontre du monde vrai tel qu'il le conçoit. Ce monde extérieur doit lui apporter d'une part sa libération intellectuelle et d'autre part une chaleur humaine, une autre tradition que celle dont il est issu, et qui devrait la remplacer. "He was hungering for an anger, or a community, or a tradition to which he could relate his experience" (34). Etre de faiblesse socialement, sa personnalité est déterminée par le regard des autres et il essaie de se faire accepter dans le milieu le plus prêt, théoriquement, à accueillir un déraciné : l'Université. Et c'est là qu'il rencontrera sa seconde solitude. Il vit pendant un certain temps la vie des aryens comme il a vécu la vie des Juifs : en étant "à côté", entre deux mondes, et en ayant toujours une conscience très aiguë : "You're no longer a Jew and you'll never become one of them" (35). C'est la triste expérience et la triste réalité de son passage chez les WASPS. Bien qu'il soit accueilli à bras ouverts par un jeune intellectuel de McGill, aux yeux des autres, ses qualités de Juif priment sur ses qualités d'homme. Theo le décrit à sa femme Miriam en ces termes : "He's a taxi-driver . . . Jewish with accent" (36), ce qui est une façon de nier en lui l'homme pour ne plus retrouver que le Juif. Plus tard, lorsque Miriam sera devenue la maîtresse de Noah, Theo aura cette réflexion qui fleure bon son anti-sémite et montre qu'aussi large d'esprit qu'on soit, il y a des moments où la raison bute : "Why should a Jew take away my wife ?" (37).

Noah se laisse prendre un certain temps au piège du paternalisme il découvre la culture - la musique en particulier, et Vivaldi occupe

des loisirs vides de sens avant sa découverte. Et pourtant, assez rapidement, il ressent jusqu'à quel point il est le "bon sauvage", la bonne conscience de son hôte. En retour de la culture qu'on lui offre, on attend de lui du pittoresque et du divertissement : "And Theo, the bastard, always trying to get me to talk about my family when people are around. I'm colourful, he thinks, hell" (38). Position ambiguë de Noah, donc, parmi des gens qu'il veut égaler, auprès de qui il cherche un sens à sa vie et qui ne lui renvoient qu'une image frelatée de lui-même. C'est peut-être au moment de sa liaison avec Miriam que son identité est le plus mise en question et qu'il est le plus repoussé à la fois par les siens et par les goyim : l'assimilation par le mariage est en effet vue par de nombreux sociologues comme le stade le plus parfait de l'intégration.

Le couple Noah-Miriam ne pouvait pas s'entendre bien longtemps - différence d'âge, d'éducation, de goût - pour des raisons bien autres que celle de la race. Et lorsqu'il s'agit du mariage des deux protagonistes, c'est le seul argument qui soit mis en avant tant par la communauté juive que par les amis de Theo. Miriam elle-même lui dit : "You're trying to back out of this because I'm not a Jewess" (39). Pour apprécier le degré de perturbation auquel est arrivé Noah, il faut voir que lui non plus ne peut décider quelle est la part de la tradition qui pèse sur sa décision. C'est peut-être la communauté qui reste tout de même la plus forte, une fois abandonnés les sentiments de vengeance et de défi à son égard qui ont été son premier mouvement : "He wasn't going to marry Miriam to spite the Adlers" (40). On peut, semble-t-il, tirer deux conclusions de cet essai de fuir le ghetto : d'une part, le Juif est accepté dans la société - Noah va à l'Université - mais sans y être toutefois intégré. C'est toujours son caractère de Juif qui prédomine aux yeux des autres. Evelyn Kallen considère ceci comme un trait persistant de la société canadienne et s'appuie sur des données statistiques quant au nombre de Juifs occupant des professions à haute responsabilité et au nombre de ceux qui épousent des non-juives : "Jews are more readily accepted today than in the past, but only within the impersonal public spheres of the professions and business. Within the private domain of intimate personal relationships, Jews continue to be excluded" (41). Il faut noter cependant, pour être juste, que bien souvent c'est la communauté juive qui est hostile, comme dans **SSH**, à des liens trop étroits avec le monde des WASPS.

La deuxième remarque que l'on peut faire, c'est que homme au moment de sa "libération", Noah cherchait l'homme universel qui était en lui, au contact d'autres hommes qu'il croyait ses semblables. Eux, au

contraire, par une sorte de dédoublement de la personnalité de Noah, ne recherchaient que le Juif en lui. Il était inévitable que, dans ces conditions, l'expérience se révèle un échec.

Quand Noah part pour l'Europe, son grand-père ne peut que le maudire : "GO, go, become a goy. But have a look first at what the goyim did to your Zeyda. That girl in the picture, had she been willing to become a Jewess, to . . . Stones they threw at me. Noah . . . Now, go, go join the goyim, become my enemy" (42). Le drame de Noah, c'est qu'il sait, maintenant, qu'il ne peut devenir l'ennemi mais aussi qu'il ne peut rester l'allié de son grand-père, qu'il vit entre deux mondes encore irréconciliables. Ne serait-il pas cependant celui qui a fait le premier pas vers une identité nouvelle, celle du Juif canadien qui souhaite se dire à la fois fier d'être juif et d'être canadien ? : "The changing expressions of Jewish identity in Canada may be viewed as outcomes of the continuing attempt to become both proud Jews and proud Canadians" (43).

NOTES

- (1) *Hugh MacLennan Two Solitudes, Toronto : Mac Millan, 1945, p. 412.*
- (2) *John Porter, The Vertical Mosaic - An analysis of Social Class and Power in Canada, U.T.P., 1971, p. 626.*
- (3) *I. Rosenberg, The Jewish Community in Canada, Appendix I : A Demographic Profile, p. 224.*
- (4) *Mordecai Richler, The Street.*
- (5) *Naïm Kattan, "M. Richler, Craftsman or Artist", in Critical Views on Canadian Writers : M. Richler, Toronto : Ryerson, Mc Graw Hill, 1971, p. 94.*
- (6) *"Notes on an Endangered Species : Why I write ?", Shovelling Trouble, Toronto : McClelland & Stewart, 1972, p. 6.*
- (7) *A Kriegel, Les Juifs et le Monde Moderne, Paris: Seuil, 1977, p. 61.*

- (8) **Ibid.**, p. 61.
- (9) **SSH**, p. 23.
- (10) *M. Greenstein, "Quebec's Heart of Darnkness : Retreat in The Cashier and The Apprenticeship of Duddy Kravitz", p. 71-86, Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine, CRAA, Mai 1977 : Séminaires Canada.*
- (11) *Nathan Cohen, "M.R. Craftsman or Artist",* **ibid.** **A Conversation with Mordecai Richeler.**
- (12) **SSH**, p. 38.
- (13) **SSH**, p. 29.
- (14) *P. Dommergues, L'aliénation dans le roman américain contemporain, Paris : Union Generale d'Editions, 1977, Tome 2, pp. 91-92.*
- (15) **SSH**, p. 14.
- (16) **SSH**, p. 180.
- (17) **SSH**, p. 179.
- (18) **SSH**, p. 179.
- (19) **SSH**, p. 15.
- (20) **SSH**, p. 53.
- (21) **SSH**, p. 36.
- (22) **SSH**, p. 150.
- (23) **SSH**, p. 112.
- (24) **SSH**, p. 201.
- (25) *A. Memmi, La libération du Juif, Paris : Payot, 1966, p. 119.*

- (26) *A. Memmi, Portrait du colonisé, Paris : Payot, p. 130.*
- (27) *E. Kallen, Spanning the Generations, A Study in Jewish Identity, Toronto: Longman, 1977, p. 10.*
- (28) **SSH, p. 64.**
- (29) **SSH, p. 151.**
- (30) **SSH, p. 17.**
- (31) **SSH, p. 155.**
- (32) **SSH, p. 39.**
- (33) **Portrait du Colonisé, p. 117.**
- (34) **SSH, p. 64.**
- (35) **SSH, p. 123.**
- (36) **SSH, p. 43.**
- (37) **SSH, p. 119.**
- (38) **SSH, p. 76.**
- (39) **SSH, p. 130.**
- (40) **SSH, p. 129.**
- (41) **Spanning the Generations, p. 94.**
- (42) **SSH, p. 203.**
- (43) **Spanning the Generations, p. 8.**